48e ANNÉE (5e SÉRIE) Nº 26 25 JUIN 1931

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

UN GRAND ÉDUCATEUR AU XIXe SIÈCLE

Le Bienheureux Don Bosco

SOMMAIRE. — I. Une dure enfance, mais une bonne préparation. — II. La vocation au sacerdoce. — III. Le premier Patronage. — IV. Les événements font progresser l'œuvre. — V. Les œuvres d'à côté. — VI. Fondateur de congrégations. — VII. Voyant, thaumaturge, éducateur, apôtre, saint, homme apprécié des grands du monde. — VIII. Conclusion.

Jean-Melchior Bosco est mort le 31 janvier 1888. Déclaré Vénérable dès le 27 juillet 1907, il reçut l'auréole des Bienheureux le 2 juin 1929. En glorifiant ainsi, quarante ans à peine après sa mort, le S. Vincent de Paul du XIXe siècle, l'Eglise n'a fait que sanctionner le jugement unanime des foules reconnaissantes.

Ce qui est remarquable chez Don Bosco, c'est le nombre, la variété, l'importance des œuvres qu'il a entreprises et menées à bonne fin, en partant d'une indigence absolue; c'est aussi et surtout la faculté d'adaptation de son esprit éminemment réaliste aux conditions et aux exigences des besoins spirituels des membres les plus déshérités de la société contemporaine. Et cette modernité du Bienheureux ne diminue en rien le caractère profondément traditionnel de sa sainteté personnelle.

Dans une très intéressante biographie, dont le succès ne connaît pas la marche au ralenti, M. A. Auffray a su mettre en relief ces traits de la captivante figure du Saint de Turin[1]. Il a voulu faire œuvre d'historien, laissant de côté tout ce qui n'était pas solidement prouvé, n'avançant rien qui ne fût historiquement étayé. Tous les chapitres du livre ont été écrits sur des documents soigneusement passés au crible, sur des témoignages impitoyablement épluchés, principalement les six cahiers où, sur l'ordre de Pie IX, Don Bosco dut écrire sa vie d'apôtre, de 1824 à 1855, les neuf volumes des *Memorie biografiche* où le P. Lemoyne recueillit et ordonna jusqu'à l'année 1870 tous les témoignages et tous les documents ayant trait au Bienheureux, la compilation des abbés Bonetti et Ruffino et de quelques autres disciples de Don Bosco, et enfin la collection du *Bulletin Salésien* qui, dès 1877, prit la succession de cette Chronique des clercs de l'Oratoire.

I

L'enfance de Don Bosco fut une admirable préparation à l'apostolat auquel le destinait la divine Providence. Son père, François Bosco, avait déjà d'un premier mariage un fils de neuf ans lorsque, devenu veuf, il pensa donner à ce fils une seconde mère. Le 6 juin 1812, il épousait, dans l'église de Capriglio, Marguerite Occhiena, considérée par tous comme une « perle rare. » Le soir même de leur mariage, les époux Bosco se fixaient aux Becchi, hameau dépendant de la commune de Castelnuovo (Châteauneuf). L'agglomération éparpille ses huit ou dix feux au sommet d'une de ces faibles ondulations qui sillonnent la vallée du Pô depuis Chieri. Quelques maisonnettes de cultivateurs, une villa assez cossue, quelques prés dévalant les pentes, un four banal en avant du pays, et, partout où le regard s'étend, un moutonnement de collines couvertes de bois où se réfugiaient alors les déserteurs des armées de Napoléon : telle est la figure du hameau. Face à soi, sur une langue de terrain qui clôt l'horizon à l'est, le clocher de Buttigliera domine le paysage, tel un doigt levé vers le ciel.

Dans ce cadre charmant, Marguerite Bosco connut cinq années de pur bonheur. Le ciel bénit son union et lui envoya deux garçons : Joseph, le 8 avril 1813, et Jean, notre héros, le 16 août 1815. Mais un soir de mai 1818, François Bosco, après une journée de rude labeur, prit froid et en quatre jours une violente pneumonie le conduisit au tombeau. Le petit Jean n'avait pas trois ans, et cependant toute sa vie il se rappellera que sa mère lui dit alors : « Te voilà sans père, mon petit Jean. » Ce fut là, sans doute, le premier germe de la vocation de celui qui fut appelé dans la suite le Père des orphelins.

L'apprentissage de la vie allait commencer.

Il fut parfois bien dur. Depuis la mort du père, les Bosco connaissaient la pauvreté et, dès l'âge de quatre ans, Jean dut, comme ses frères, se livrer au travail. Il commença par effilocher les tiges de chanvre. Un peu plus tard, il fallut cou-

[1] A. AUFFRAY. *Un grand Educateur.* Le Bienheureux Don Bosco (1815-1888). In-8 de XXI 560 p., 20 f., Paris-Lyon, Emmanuel Vitte. — M. Auffray a également publié une charmante brochure, *Un Modèle de Mère* (in-12 de 96 p., 2 f. 50, 1931, même éditeur), où la physionomie de la mère de Don Bosco est mise en relief. Mais la mère et le fils ont tellement été unis sur terre que l'histoire de Marguerite Bosco est aussi l'histoire de son fils. Nous nous inspirons ici des deux biographies.

per du bois, puiser de l'eau, éplucher les légumes, balayer les chambres, mener les bêtes aux champs, nettoyer l'étable, gauler les arbres du pré, ramasser les branches mortes dans les bois voisins pour alimenter la flamme sous la marmite, suspendre les grappes de maïs, surveiller la cuisson du pain, traire les vaches. Pas de grasses matinées ; le petit déjeuner réduit à sa plus simple expression : une tartine de pain sec ; pas de matelas de laine ou même de varech pour reposer : une rude et saine paillasse de feuilles de maïs. Les enfants allaient à l'école à cinq kilomètres, à faire quatre fois par jour. Cette éducation à la spartiate devait faire de rudes gaillards.

L'âme des fils Bosco était aussi bien soignée que le corps.

Marguerite ne savait ni lire ni écrire, mais elle connaissait par cœur son Catéchisme, son Histoire sainte, la Vie de Notre-Seigneur. Elle communiqua sa science à ses enfants. Elle voulut surtout leur communiquer sa vertu : sentiment très vif de la providence divine, pratique inlassable de la charité, amour de la prière, soin jaloux d'éviter le péché. Dans l'éducation de ses fils, elle savait se tenir à l'abri des excès : pas plus de sottes caresses que de cris farouches, mais calme, sérénité, maîtrise de soi. Elle ne frappait pas, mais elle ne cédait jamais ; elle fermait les yeux sur les vétilles, mais elle les ouvrait sur les tendances fâcheuses. Elle cherchait à inspirer à ses fils, pour se faire obéir, une tendresse très vive à son égard et une crainte extrême de lui déplaire.

Le trio des garçons n'était pas toujours commode. Antoine, l'aîné, le demi-frère, était violent, grossier, jaloux, sans la moindre délicatesse de sentiments, fier de sa supériorité d'âge et de ses muscles solides, peu doué du côté de l'esprit, plein de mépris pour tout ce qui n'était pas travail physique. Joseph, doux et tranquille, était parfois terriblement capricieux ; il fallait toute l'énergie de sa mère pour le contraindre à l'obéissance. Esprit ingénieux, il savait tirer parti de tout ; on ne le trouvait jamais à court de moyens. Jean, au contraire, avait une nature ardente et volontaire tout à la fois ; intelligent et sérieux, il parlait peu et observait beaucoup. Cette petite tête ronde, couverte de cheveux frisés, cachait une rare énergie de vouloir, et un talent d'imitation sans pareil ; avec cela, beaucoup de cœur, et un sentiment inné du devoir ; une imagination jamais en repos, cette imagination qui aujourd'hui échafaude sans cesse des divertissements nouveaux, mais plus tard multipliera les vastes projets d'apostolat.

L'existence n'était pas toujours calme entre Antoine et ses deux frères. Le premier abusait de sa force et surtout s'obstinait à vouloir attacher au travail de la terre le frère plus jeune que Dieu semblait appeler à son service. Il y eut, à ce sujet, maintes scènes de jalousie méchante et Marguerite plus d'une fois dut intervenir sévèrement. D'ailleurs, lorsqu'il fallut prendre une décision pour Jean, elle vit bien qu'elle ne briserait jamais l'opposition d'Antoine. La vaillante femme s'arrêta au seul parti qui pût assurer d'un seul coup la vocation de son plus jeune, la tranquillité de son foyer, l'avenir de ses trois enfants : elle demanda aux tribunaux le partage des biens paternels. Antoine dut s'incliner et s'éloigner de la famille...

Plus tard, quand Jean, devenu prêtre, se verra entouré d'une multitude de petits, il évoquera les scènes de son enfance ; il reverra sa mère aux prises avec trois volontés de garçons pas toujours dociles et souples ; il se rappellera sa patience, sa souriante autorité, et il essaiera tout simplement de copier le modèle. Cette humble femme illettrée fut la grande formatrice de l'âme de Don Bosco.

II

Dès l'âge de neuf ans, le petit Jean fait un rêve, présage de son apostolat futur. Il se voit, la nuit, devant sa porte, au milieu d'une multitude d'enfants hurlant, criant, blasphémant, polissonnant. A coups de raisons d'abord, à coups de poings ensuite, il veut les faire taire. Mais un personnage mystérieux s'approche et lui dit : « Non ! pas de violence ! De la douceur ! De la douceur, si tu veux gagner leur amitié. » Alors ces garnements, qui pour un instant s'étaient mués en fauves de toute espèce, se transformèrent en agnelets timides et dociles, tandis qu'une voix caressante de femme, retentissant au milieu de cette scène, lui dit : « Prends ta houlette et mène-les paître. Plus tard, tu comprendras le sens de cette vision. »

La mère de Jean Bosco vit en ce songe une indication de son sacerdoce futur. L'humble femme voyait juste. Et, de fait, bientôt son fils s'ouvrit à elle de son ardent désir de devenir prêtre. « Si je puis arriver au sacerdoce, déclarait-il, je consacrerai ma vie aux enfants. Je les attirerai à moi. Je les aimerai et m'en ferai aimer. Je leur donnerai de bons conseils, et me dépenserai sans mesure pour le salut de leurs âmes. »

Dans la mesure du possible, ce programme était déjà mis à exécution aux Becchi. A neuf ans, Jean avait appris à lire chez le curé de Capriglio. Ce modeste talent lui permettait d'animer les longues veillées d'hiver. On invitait le petit lecteur dans les diverses métairies, et lui, juché sur un escabeau ou sur une chaise, entamait la lecture des *Reali di Francia* devant le plus simple et le plus attentif des auditoires. La séance commençait et s'achevait par la récitation de l'*Ave Maria*. A la belle saison, c'était autre chose : le lecteur se transformait en jongleur, en paillasse, en saltimbanque. Gymnaste, il multipliait les sauts périlleux, faisait la roue, marchait les pieds en l'air, opérait des rétablissements prodigieux ; prestidigitateur, il décuplait une douzaine d'œufs, changeait l'eau en vin, étranglait un poulet et le ressuscitait, arrachait des pièces de cent sous du nez des spectateurs ; bateleur, il sautait, courait, dansait sur la corde lisse, s'y

suspendait d'un pied, puis des deux, enfin exécutait mille tours d'audace et de souplesse. Dans sa pensée, ce programme d'amusement n'était qu'un moyen, le meilleur de tous, pour amener vers lui les gens du hameau, qui devaient payer leur écot de la récitation d'un chapelet et entendre une réédition, quelque peu tronquée, mais assez fidèle cependant, du sermon du curé de Murialdo [1].

Mais Jean Bosco n'avait pas encore le moyen de se préparer au sacerdoce ; à l'improviste, le jubilé de 1825-26 lui en fournit l'occasion. Se rendant aux exercices pieux, il fit en route la connaissance de Don Calosso, qui devait affermir sa vocation et lui enseigner les premiers éléments de l'italien et du latin... Quand Antoine le frère aîné s'aperçut de ce temps « perdu à lire des livres » au lieu de travailler la terre, ce fut une guerre à outrance : reproches, sarcasmes, coups même ne furent pas épargnés au pauvre Jean. La situation devint même si tendue que maman Marguerite crut opportun de conseiller au jeune étudiant de s'éloigner. En février 1829, un pauvre petit baluchon sous le bras, où deux chemises et quelques mouchoirs enveloppaient ses chers livres, il partit, le vaillant petit homme, à la grâce de Dieu... La Providence veilla sur lui. Il trouva à se louer, comme garçon de ferme, dans la famille Moglia, à Monucco, et resta deux ans sous ce toit hospitalier, au salaire de 15, puis 30, puis 50 lires annuelles. En semaine, il assurait le service de l'étable ; le dimanche, sur le fenil de la ferme, il réunissait les enfants du hameau pour leur enseigner le catéchisme, leur réciter des bribes de prône, leur raconter de belles histoires. En décembre 1829, son oncle Michel Occhiena le fit rentrer au foyer paternel et Jean put reprendre ses leçons chez Don Calosso. Bientôt cependant, le terrible Antoine recommença ses persécutions. C'est alors que Marguerite dut prendre la décision héroïque dont nous avons parlé : le partage des biens.

Le temps d'épreuve paraissait fini, quand le bon Calosso mourut subitement d'apoplexie. Ce fut une bien autre affaire ! Jean dut aller à Castelnuovo, puis, aidé par les dons des paysans de Murialdo, il put s'installer à Chieri et y achever le cycle de ses études. Une telle persévérance devait être couronnée de succès. De braves gens, généreux autant que chrétiens, supportèrent chaque année les frais de son éducation au Grand Séminaire de Chieri, et le 26 mai 1840 il était ordonné prêtre.

[1] Plus tard, pendant son séjour d'étudiant à Chieri, ces talents permirent à Bosco de grouper toute une bande de joyeux camarades : leur gaîté avait pour condition l'accomplissement des devoirs religieux. Un jour, il advint qu'à l'heure où Bosco et sa troupe devaient assister au sermon, un bateleur entreprit de retenir devant ses tréteaux les jeunes amis : entre un sermon, si intéressant soit-il, et des amusements, la jeunesse n'hésite guère. Pour expulser l'intempestif acrobate, Bosco fit appel à toutes les ressources de son art : en un défi demeuré célèbre dans les annales salésiennes, il provoqua son adversaire ; l'acrobate de profession fut vaincu et, conformément à l'enjeu accepté, dut vider la place.

Après la cérémonie de la première messe, la vieille maman, qui avait été jusque là silencieuse, prit à part son fils, le petit pâtre devenu prêtre, et lui tint ce sublime langage : « Te voilà prêtre, mon petit Jean ! Désormais chaque jour tu diras la messe. Rappelle-toi bien ceci : commencer à dire la messe, c'est commencer à souffrir. Tu ne t'en apercevras pas tout de suite, mais un jour, avec le temps, tu verras que ta mère avait raison. Chaque matin, j'en suis sûre, tu prieras pour moi. Je ne te demande rien d'autre. Désormais, ne songe qu'au salut des âmes, et ne te préoccupe pas de moi. »

« Il y a des mères qui ont une âme de prêtre, » a dit René Bazin. Marguerite Bosco était du nombre. Elle était digne de donner à Dieu un saint.

III

Car, de plus en plus, la sainteté de Jean Bosco va s'affirmer dans des œuvres d'apostolat entreprises pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. De ces œuvres, aucune idée préconçue : les circonstances seules amèneront notre saint à les concevoir et à les organiser.

Tout d'abord, suivant le conseil de son confesseur, Bosco entre à l'Institut St-François d'Assise, où de jeunes prêtres se préparaient à la vie d'apostolat en étudiant, sous des maîtres savants et pieux, la science des âmes. Entre temps il s'adonnait à mille œuvres de charité : catéchisme, visite des malades, des prisonniers et des pauvres. Il fut bientôt nommé aumônier de l'orphelinat de la marquise de Barolo.

Turin était alors une capitale en voie d'agrandissement, avec toutes les plaies morales de nos grandes cités modernes. Le jeune apôtre découvrit bien vite des misères insoupçonnées. Il fut frappé surtout de voir, dans une société mal faite, la jeunesse victime des passions et des intérêts déchaînés. Il comprit alors nettement la signification de son rêve de jadis : pasteur de brebis perdues, telle serait sa mission.

Les circonstances devaient bientôt lui montrer par où il fallait commencer. L'histoire vaut la peine d'être contée.

Un matin, le 8 décembre 1841, il se disposait à dire la messe dans l'église St François d'Assise. Tandis qu'il revêtait les ornements sacrés, il entendit le bruit d'une dispute et tourna la tête : le sacristain secouait ainsi qu'un prunier un jeune garçon qu'il traitait de mendiant et de propre-à-rien : « Si tu n'es pas même bon à servir la messe, tu peux filer d'ici ! » criait-il. Et comme l'enfant interdit ne bougeait pas, il le poussa brutalement dehors. Don Bosco ordonna aussitôt à cet homme de le ramener.

« Voyons, fit-il, n'aie pas peur : comment t'appelles-tu ? — Barthélemy Garrelli. — D'où es tu ? — D'Asti. — As-tu des parents ? — Ils sont morts. — Ton âge ? — Seize ans. — Sais-tu lire et écrire ? — Je ne sais rien. — Sais-tu au moins tes prières ? — Je ne sais rien. »

Don Bosco lui proposa de suivre les cours de catéchisme de la paroisse ; mais l'enfant avoua qu'il serait trop humiliant pour lui de se trouver, à son âge, au milieu de bambins plus jeunes qui se moqueraient de son ignorance. — « Eh bien ! s'écria don Bosco, dis oui, et je t'apprendrai moi-même le catéchisme. » L'enfant accepta et reçut le soir même sa première leçon.

Cet élève, conduit par la Providence, un matin d'hiver, dans la sacristie d'une église de Turin, eut vite fait d'amener des petits camarades à son maître : bientôt leur nombre dépassa la centaine.

L'œuvre était née. Il fallait lui trouver un abri. Don Bosco ira de difficultés en difficultés. A peine a-t-il installé ses pupilles dans un local d'ailleurs insuffisant, qu'on l'en fait déménager en raison de la turbulence de ses protégés, ou des déprédations qu'ils commettent. Faudra-t-il donc dire adieu à ces petits et les livrer de nouveau aux dangers de la rue ? Aucune maison, aucun asile, aucun champ ne voulait d'eux... C'est alors que se présenta l'occasion de louer, près de la maison Pinardi, au Valdocco, un hangar avec le terrain contigu. Ce fut une solution, bien modeste sans doute, mais providentielle.

Le Valdocco n'était pas un lieu banal. C'était là qu'aux premiers temps du christianisme les martyrs étaient décapités, d'où le nom : *Val des Occis*. A l'époque où Don Bosco y ouvrit son premier patronage, c'était un des quartiers les plus mal famés de Turin. Les saltimbanques, les montreurs d'ours, les chenapans de toute espèce y campaient ; des guinguettes et des cabarets d'allure louche, repaires d'une population équivoque ; et le dimanche comme les jours de fêtes, ce faubourg excentrique devenait pour la jeunesse des deux sexes, avec ses divertissements grossiers, le lieu attitré de rendez-vous suspects. Don Bosco arrivait à point pour assainir ce milieu déshérité. L'œuvre se développa rapidement. Les enfants groupés au Valdocco atteignirent bientôt le nombre de sept cents. En plus du patronage du dimanche, Don Bosco, qui avait touché du doigt l'ignorance lamentable de ces pauvres petits, s'était fait instituteur et avait ouvert un cours d'adultes du soir, ardemment fréquenté. Ne pouvant suffire à tout et assurer le progrès dans toutes les classes, il se fit aider par les plus éveillés de ses jeunes gens : il les prit à part, leur donna des leçons particulières, et dès qu'ils se sentirent un peu « solides sur pattes, » il les « jeta à l'eau, » selon son expression pittoresque, c'est-à-dire leur confia une division de petits à instruire et à élever sous son contrôle.

Tout semblait aller au mieux. Et cependant l'épreuve s'apprêtait encore à frapper... Ce fut d'abord une maladie grave, une pneumonie, qui mit Bosco aux portes du tombeau. La prière de ses petits, les soins de sa mère le rétablirent en trois mois. Il était, nous l'avons dit, aumônier de l'orphelinat de la marquise de Barolo ; celle-ci, n'admettant pas qu'il s'occupât en même temps des petites orphelines et de sa bande de garçons, le congédia. Le pauvre jeune prêtre dut venir habiter la maison Pinardi, tout à côté de son hangar, au milieu de son œuvre. Mais quel domicile pour un prêtre ! La maison Pinardi et les deux habitations contiguës, dont l'une s'intitulait l'*Auberge de la Jardinière*, n'étaient pas des îlots de sainteté ; en semaine, le scandale s'y étalait effrontément. Don Bosco résolut la difficulté en priant sa vieille maman de venir habiter avec lui. Désormais maman Marguerite fera partie de l'œuvre de son fils.

IV

L'œuvre allait prendre rapidement une tournure nouvelle. L'abbé s'aperçut vite que les influences du dehors détruisaient aisément les bons effets du patronage. Il ne pouvait avoir les enfants auprès de lui que le dimanche et le soir dans la semaine ; mais pendant toute la journée, ils étaient exposés à l'atmosphère pernicieuse de l'atelier, aux dangers de la rue, aux scandales des mauvais exemples. Pour garantir complètement ces âmes fragiles, il aurait fallu les retirer du monde corrompu qui les pervertissait.

Un incident ouvrit sur ce point à Don Bosco des horizons nouveaux.

Un soir de printemps, à un carrefour, rentrant au logis, il avait rencontré une bande de malandrins qui lui auraient fait un mauvais quartier s'il ne les avait entraînés à l'auberge la plus proche pour déguster une pinte et même deux. Après les avoir ainsi amadoués, il leur avait tenu un bout de sermon.

« Puisque nous voilà bons amis, leur dit-il, vous me feriez bien plaisir de ne plus blasphémer comme vous l'avez fait tout à l'heure en me voyant approcher : c'est laid et ça attire le châtiment divin.

— Mais oui, Don Bosco, volontiers, volontiers ! Seulement, vous savez bien, ce n'est pas de notre faute, ça nous échappe... l'habitude... Mais dorénavant, vous verrez...

— Bien ; rentrez maintenant sagement chez vous, et dimanche, je vous attends chez moi, là-bas, en la maison Pinardi.

— Rentrer chez nous, dirent alors quelques-uns de ces malheureux, ce serait difficile.

— Mais, où dormez-vous ?

— Un peu partout : à l'asile de nuit pour quatre sous, chez un ami, dans une écurie voisine, là où l'on peut ; jamais deux nuits de suite au même endroit.

— En ce cas, dit Don Bosco n'écoutant que son cœur, venez avec moi. »

Et il les amena dans un grenier de son domicile, au Valdocco, leur octroya paille, draps et couvertures. Le lendemain matin, tout heureux, Don Bosco grimpa au grenier pour saluer ses hôtes : hélas! ils étaient déjà partis, emportant avec eux le pauvre mobilier !

Cette première expérience avait été mauvaise. D'autres suivirent, meilleures. Moins de deux ans

après, Don Bosco avait recueilli huit enfants abandonnés. Les deux petites pièces qu'il occupait étaient trop exiguës pour en contenir davantage. « Il n'y a plus qu'un moyen de s'en tirer, dit-il, c'est d'acquérir la maison de mon propriétaire. » La maison était à vendre : Don Bosco l'obtint pour 30.000 francs ; mais il n'avait pas un sou. La bonne Providence fit affluer l'argent nécessaire : la maison fut payée en quelques jours.

Trente petits apprentis vinrent s'y abriter ; mais il fallait aussi les nourrir. Après leur avoir trouvé du travail Don Bosco devait les héberger. Maman Marguerite entretenait leurs vêtements et le linge. A trente ans, Madame Bosco n'avait eu à s'occuper que de trois marmots ; à soixante ans passés, son fils lui en confiait des douzaines, et la brave femme ne se plaignait pas, sinon de n'y pouvoir suffire.

Il y eut, cela va sans dire, bien des ennuis, et, du côté de Madame Bosco, quelques moments de découragement. Mais la vue du crucifix suffisait à ramener le calme et le courage...

L'œuvre devait grandir. Don Bosco pensa tout d'abord à bâtir une église pour ses protégés, à la place de la chapelle-hangar qui avait servi jusqu'alors. L'église à peine bâtie, on construisit un vaste édifice destiné à remplacer la pauvre maison Pinardi. Dès l'hiver 1857, le bel édifice était prêt, qui reçut cent cinquante petits malheureux.

Deux groupes distincts d'enfants composaient la famille. D'abord, les petits apprentis qui, chaque matin, « pagnote » en poche et cinq sous au gousset, partaient au travail en ville. Puis, quelques natures plus fines : enfants de familles ruinées par la guerre, gamins fragiles mais abritant un esprit éveillé, vocations possibles qui, semblables à celle de Don Bosco lui-même, ne trouvaient pas le moyen d'aboutir. Pour cette dernière catégorie d'enfants, Don Bosco ouvrit un cours d'enseignement secondaire. Les maîtres lui manquent : ils viendront ; mais en attendant, il doit envoyer ce second troupeau en ville pour y apprendre les rudiments du latin. Des sympathies s'affirment ; des aides se présentent. Au bout de six ans, les étudiants sont devenus des maîtres et fondent les classes nécessaires aux études des plus jeunes. Désormais le type de la maison salésienne est créé.

« Je me suis laissé mener par les événements, » dira plus tard Don Bosco. Et c'est vrai. Au début, son œuvre fut un groupe d'enfants auxquels on apprend le catéchisme. Ce groupe rapidement se transforme en patronage. Ce patronage, après maintes recherches, trouve un abri stable. Les cours du soir sont installés, qui attirent une jeunesse de plus en plus nombreuse et de plus en plus intéressée. Mais parmi cette clientèle, il y a des infortunés qu'il faut abriter : en marge du patronage se dessine une esquisse d'internat. Dans les débuts, les maîtres manqueront pour l'élite de ces petits que Don Bosco a aiguillés vers les études. Mais dès qu'il disposera des locaux, ses ateliers s'installeront ; dès qu'il aura des professeurs, ses classes s'ouvriront. Pour arriver à ce résultat, il faudra moins de six ans.

V

L'œuvre de la préservation et de l'éducation de la jeunesse masculine abandonnée, telle que nous l'avons vue éclore et grandir, c'est, à proprement parler, l'œuvre salésienne. Mais celui qui « se laissait guider par les événements » ne pouvait pas négliger *les œuvres d'à côté* dont l'utilité ou la nécessité s'imposèrent à son zèle.

Une première initiative, dès 1849, prélude aux actuelles *Œuvres de midi*. Celles-ci consistent à réunir, entre midi 25 et midi 55, dans une église proche des ateliers, les midinettes pour leur donner, en préparation à la fête de Pâques ou à toute autre solennité, une brève instruction qu'elles ne sauraient attraper en un autre temps. Ce qui a été réalisé de nos jours pour les jeunes filles, le fut dès le milieu du XIX^e^ siècle par Don Bosco pour les garçons. L'horaire de la retraite était ingénieusement combiné. A 5 h. 1/2 du matin, messe et instruction ; à midi, messe et conférence dialoguée ; à 7 heures du soir, instruction et salut. Le premier essai eut lieu pour la fête de Noël et, malgré l'intempérie de la saison, réussit admirablement.

Puis, ce sont les luttes de presse. Don Bosco débuta dans le métier de publiciste par l'*Esquisse biographique du jeune Louis Comollo*, son ami intime du séminaire, que Dieu avait déjà rappelé à Lui, et dont le pieux souvenir méritait d'être conservé. Ce furent ensuite de vigoureuses polémiques contre l'hérésie vaudoise. Les Vaudois infestaient les logis ouvriers de brochures sournoisement anticatholiques, et le mal ainsi causé à l'esprit des simples était considérable. A la brochure protestante, Bosco oppose le *tract* catholique : deux fois par mois, les *Lectures catholiques* apporteront, sous mille formes diverses, la réplique de la vérité et du bon sens. Battus sur ce terrain, les adversaires reprirent l'offensive par la distribution gratuite d'un almanach d'apparence inoffensive, introducteur de marchandises plus suspectes. Don Bosco eut son almanach à lui : *Il Galantuomo*. Il y avait de tout dans ces pages : calendrier, informations astronomiques, listes des foires, recettes de cuisine, tableau des monnaies, mots pour rire, poésies, et, au bon endroit, réflexions morales et religieuses, anecdotes piquantes et édifiantes. Pour devancer l'adversaire, on le fit paraître dès le mois d'octobre. L'almanach catholique était né en Europe.

Bientôt, ce furent les ouvrages de vulgarisation scolaire : le *Système métrique décimal*, l'*Histoire Sainte l'Histoire d'Italie*, une *Histoire de l'Eglise*. Il faut se garder d'omettre les pièces de théâtre, les études ascétiques et toute une série d'auteurs païens expurgés, d'auteurs chrétiens édités.

Ces publications amènent forcément Don Bosco à réaliser un rêve caressé depuis longtemps : la

fondation d'une imprimerie. En 1861, muni de l'autorisation ministérielle, il installait la première imprimerie salésienne. Elle était bien rudimentaire : deux vieilles machines à roue, une misérable presse, un banc et quelques casiers pour les caractères ; pour moteur, les bras des jeunes gens... Mais déjà Don Bosco prévoyait que se multiplieraient un peu partout les vastes ateliers qui fonctionneraient avec tout le perfectionnement du progrès moderne. Après avoir mis en branle tout un monde de machines, il rêvait d'une troupe d'écrivains religieux qui fourniraient de la bonne copie à ces presses. Le rêve s'est aujourd'hui réalisé...

Toutes ces œuvres lui attirèrent de chaudes sympathies, mais aussi d'irréductibles hostilités. Plusieurs fois, on voulut attenter à sa vie. Toujours il sut déjouer les ruses et sortit sain et sauf des pires traquenards... Un brave chien, Grigio, fut souvent son protecteur avisé, nous allions presque dire miraculeux.

VI

Tant d'œuvres appelaient des collaborateurs. La multiplication des collèges salésiens rendra plus nécessaire encore la multiplicité des aides. Par la force même des choses, Don Bosco deviendra fondateur de congrégations nouvelles.

Dès 1842, il avait cherché à discerner parmi les enfants ceux qui pourraient lui donner quelque espoir de vocation. Hélas ! quatre essais devaient demeurer infructueux. Il advint un jour un choix excellent : celui du futur Don Rua. A Michel Rua se joignirent bientôt d'autres petits camarades, enfants du patronage ou petits paysans amenés de la campagne, Cagliero, Francesia, Turchi. On put mettre sur pied un cours de latin. D'autres devaient suivre... Le 3 octobre 1853, Rua avait revêtu la soutane avec Rochetti ; puis ce fut le tour de Cagliero, Francesia, Bonetti. Le 26 janvier 1854, la jeune troupe prend un nom : « Le soir du 26 janvier 1854, écrit Don Rua, nous nous réunîmes dans la chambre de Don Bosco. Il y avait, en plus de Don Bosco, Cagliero, Rochetti, Artiglia et Rua. L'on nous proposa de commencer, avec l'aide du Seigneur, un temps d'exercice pratique de charité envers le prochain. A l'issue de cette période, nous pourrions nous lier par une promesse, et plus tard, cette promesse pourrait se transformer en vœu. A partir de ce soir-là, on donna le nom de *Salésiens* à tous ceux qui adoptèrent ce genre d'apostolat. »

Le terme *Salésiens* indiquait que Don Bosco plaçait ses disciples sous la protection et l'égide de S. François de Sales. Il avait en effet un culte profond pour le saint évêque de Genève : il voyait en lui l'adversaire des grandes erreurs modernes, libéralisme, protestantisme et jansénisme, l'homme de toutes les controverses doctrinales, le modèle du polémiste courtois et documenté, le premier lanceur des tracts, l'apôtre au verbe infatigable. En choisissant pour patron de sa jeune Société l'homme le plus doux de son siècle, Don Bosco voulait que l'esprit de douceur, de patience, de charité confiante imprégnât les œuvres et les méthodes de ses propres disciples.

Le 25 mars 1855, l'abbé Rua, étudiant de seconde année de philosophie, émettait ses premiers vœux annuels entre les mains de Don Bosco. Un jalon sérieux était posé.

A la Congrégation naissante, il fallait des Règles, il fallait surtout l'approbation de l'Eglise. Pour rédiger les Règles, Don Bosco puisa à trois sources : il eut sous les yeux les constitutions de divers ordres, Jésuites, Rosminiens, Oblats de Marie-Immaculée, Rédemptoristes ; il demanda conseil à droite et à gauche à des compétences indiscutées ; mais surtout il se souvint. Les Règles, comme il le dira plus tard à Pie IX, ne sont que la transcription sur le papier de vingt années d'expérience ; c'est de la vie codifiée. Leur auteur n'est point parti d'un *a priori*, mais il a condensé, après coup, en articles tout ce que le triage savant de l'existence avait laissé passer. Elles étaient achevées en 1857.

Tout le monde conseillait à Don Bosco d'assurer la continuation de ses œuvres par la fondation d'une Société : son confesseur, son archevêque, et même le ministre Rattazzi qui, en 1865, comme président du conseil sarde, devait chasser les religieux de son pays ! « Faites-moi une Société, disait le ministre, où chacun de ses membres conserve ses droits civils, se soumette aux lois de l'Etat, paie l'impôt personnellement, une Société qui ne soit au fond qu'une association de citoyens libres vivant ensemble dans un but de bienfaisance, et je vous garantis qu'il n'y a pas un gouvernement régulier et sérieux qui puisse vous gêner... Décidez donc de votre affaire en toute sécurité. Vous aurez l'appui de l'Etat et du Roi, car il s'agit d'une œuvre humanitaire au premier chef.

— Eh bien ! Excellence, dit Don Bosco, alors j'y penserai. »

Il y pensa si bien que le 18 février 1858, au matin, accompagné du jeune abbé Rua, et muni d'une lettre de présentation de son archevêque, il se mettait en route pour Rome, avec le texte des futures Règles de sa Congrégation.

Pie IX l'accueillit paternellement et lui donna quelques directives. Le 21 mars, le Bienheureux remettait au Saint-Père le manuscrit des Règles, modifié selon les directives reçues. Un grand pas était fait. Don Bosco reprit le chemin de Turin, joyeux et plein d'espoir...

L'affaire allait traîner seize ans !

Toutefois Don Bosco n'attendit pas si longtemps pour s'attacher ses collaborateurs. Dès le 9 décembre 1859, il passe des projets aux réalisations, et propose à ses plus fidèles lévites de s'agréger à la Société. Le 18 décembre, la première réunion a lieu : au Conseil supérieur de la nouvelle Congrégation, on élit Don Bosco comme Supérieur général, Don Alasonatti comme préfet, le sous-diacre

Michel Rua comme directeur spirituel, l'abbé Ange Savio comme économe, les abbés Cagliero, Bonetti et Lazzero, comme conseillers. En juin 1860, nouvelle instance est faite auprès de l'archevêque de Turin pour obtenir de Rome l'approbation sollicitée. En attendant, Don Bosco permet à ses vingt-deux premiers disciples d'émettre entre ses mains leurs premiers vœux publics. C'était le 14 mai 1862. Le petit noyau, béni du Seigneur, devait envahir la terre. En janvier 1863, les Salésiens n'étaient que 39 ; ils étaient 61 en janvier 1864 ; 80 en 1865 ; 90 en janvier 1866 ; 320 en 1874, quand parut enfin le décret d'approbation définitive ; 368 à la mort de Don Bosco, et 3.996 à celle de Don Rua, en 1910 ; ils sont près de 8.000 à l'heure actuelle.

La S. C. des Evêques et Réguliers avait émis, dès 1864, un décret laudatif en faveur de la jeune Congrégation. Mais ce n'était pas encore l'approbation. Et l'approbation définitive se heurta à bien des obstacles.

Le principal fut l'hostilité du nouvel archevêque de Turin, Mgr Riccardi di Netro, personnellement grand ami de Don Bosco. Un autre fut l'hostilité romaine aux fondations nouvelles : on y désirait plutôt la fusion en une seule des Sociétés ayant un but identique ou similaire.

L'hostilité de l'archevêque s'explique aisément. Il avait compté sur Don Bosco et ses collaborateurs pour l'aider à travailler au bien de son diocèse, de la jeunesse plus spécialement, et voici que le Bienheureux lui parlait d'une Société appelée à une diffusion mondiale, et sollicitait pour elle l'exemption de la juridiction de l'Ordinaire ! Un jour de septembre 1867, Don Bosco reçut de l'archevêque un petit billet très sec lui interdisant d'employer aux besoins de son œuvre les clercs originaires de l'archidiocèse, et l'avisant que désormais il ne conférerait les ordres qu'aux séminaristes vivant au Grand Séminaire. C'était la mort des Salésiens !

Pendant qu'à Turin on criait à l'indépendance, à Rome on criait à la nouveauté. Le secrétaire de la Congr. des Evêques et Réguliers, Mgr Svegliati, trouvait mille raisons pour faire différer l'approbation : Don Bosco avait trop peu de religieux ; les Règles étaient trop simples ; impossible de concilier le vœu de pauvreté avec la conservation des droits de propriété ; les études semblaient bâclées ; Don Bosco s'obstinait à ne pas accepter toutes les corrections demandées, etc., etc.

Le Fondateur se rendit à Rome. Le Bon Dieu et la Vierge Auxiliatrice se mirent de la partie : plusieurs cardinaux furent gagnés à sa cause. Le 1er mars 1869 paraissait un Décret approuvant la Congrégation salésienne et accordant pour dix ans à son chef la faculté de faire ordonner, au seul titre de la Société, ceux de ses enfants entrés chez lui avant leur 14e année. Il restait à obtenir l'approbation des Constitutions et le pouvoir illimité de délivrer les lettres dimissoriales. Plus de quarante Cardinaux, Archevêques et Evêques avaient bien témoigné à Rome que la Congrégation salésienne leur paraissait construite sur des bases solides ; mais hélas ! celui-là même dont le témoignage devait peser le plus, le successeur de Mgr Riccardi à Turin, Mgr Gastaldi, ne cessait de chercher noise à Don Bosco et à son œuvre. Les vieilles accusations contre la jeune Société, cent fois reprises et cent fois réfutées, revenaient sur le tapis : « Chez Don Bosco régnait le désordre ; les études des clercs y étaient plus que sommaires ; les professeurs de théologie ne possédaient pas la science nécessaire ; le noviciat n'existait pour ainsi dire pas ; les pratiques de la piété s'y réduisaient à pas grand'chose ; la formation ascétique des jeunes Salésiens s'y montrait incomplète ; les jeunes clercs ayant à mener de front leurs propres études, leur emploi d'éducateurs, et souvent leurs exercices de noviciat, sacrifiaient fatalement l'un ou l'autre de ces devoirs, etc., etc. » Formulés par l'Ordinaire, ces griefs ne pouvaient qu'impressionner défavorablement les juges romains. Pour les dissiper, Don Bosco dut aller deux fois à Rome, en 1871 et en 1873 ; il introduisit, selon les exigences de la Congrégation des Evêques et Réguliers, deux nouveaux chapitres dans ses Règles, celui sur les Etudes et celui sur le Noviciat ; enfin, au début de 1874, il publia un opuscule pour répondre aux plus graves objections soulevées contre sa famille religieuse et exposer ses raisons d'insister pour l'approbation des Règles et l'octroi illimité des dimissoires. Le 3 avril 1874, les Règles furent approuvées définitivement, et le pouvoir de délivrer sans conditions les dimissoires octroyé pour dix ans. En 1884, ce dernier pouvoir devait être accordé sans restriction.

En 1872, Don Bosco avait jeté les bases d'une Congrégation de femmes, qu'il voulait donner comme éducatrices à la jeunesse féminine, tout spécialement dans les classes pauvres et besogneuses. Ne fallait-il pas tenter pour les filles ce qui pour les garçons avait été réalisé avec tant de succès ? La Providence facilita singulièrement cette nouvelle fondation en offrant à Don Bosco un noyau déjà tout formé de pieuses chrétiennes, groupées à Mornèse par le pieux curé pour le service des œuvres paroissiales. C'est le 29 janvier, en la fête de S. François de Sales, que les futures religieuses élurent leur première Supérieure, Marie Mazzarello. Le 5 août suivant, l'évêque du diocèse Mgr Sciandra leur imposait l'habit, et Don Bosco donnait à ses filles le nom que depuis longtemps il leur réservait dans son cœur : *Filles de Marie-Auxiliatrice.* En fort peu de temps, la petite famille compta soixante-dix religieuses ; et bientôt la ruche essaima avec une étonnante fécondité. Aujourd'hui, les Filles de Marie-Auxiliatrice sont plus de six mille, et sur tous les points du globe ont ouvert des patronages, des internats, des écoles, des crèches, des colonies de vacances, des orphelinats, des refuges, des hôpitaux, des asiles, etc. Aussi humbles, aussi simples

qu'aux jours de Mère Mazzarello, elles demeurent les Filles authentiques de Don Bosco, et ne portent au cœur qu'un souci : celui de rivaliser avec les Salésiens pour approcher, captiver et sauver la jeunesse populaire en péril.

Enfin, pour aider dans leurs initiatives cette double armée d'éducateurs, le Bienheureux compléta sa famille religieuse par la création, en 1876, d'un Tiers Ordre bien moderne : l'*Union des Coopérateurs Salésiens*. Ce groupement se fixe pour but d'action le sauvetage moral de la jeunesse abandonnée, et vient en aide aux Salésiens et aux Filles de Marie-Auxiliatrice. Maman Marguerite avait été la première coopératrice : le besoin créa l'organe. Le concours qu'apportent aux Salésiens les Coopérateurs est divers, comme les moyens dont ils disposent. Les uns donnent leurs prières, les autres leurs aumônes ; ceux-ci mettent à leur service leur influence, ceux-là se mettent eux-mêmes, avec leurs talents, petits ou grands, à la disposition des œuvres. Cette création, si opportune, sait admirablement s'adapter à toutes les âmes et à tous les milieux. Ici encore, le Bienh. Bosco fut un précurseur. N'est-ce pas l'apostolat laïc réalisé longtemps avant que S. S. Pie XI l'ait recommandé ?

VII

Nous avons, et à dessein, beaucoup insisté sur les débuts, souvent fort difficiles, de l'œuvre salésienne. N'est-ce pas l'aspect le plus intéressant, parce que le moins humainement explicable, de la vie de Don Bosco ? Il faut maintenant esquisser rapidement les traits les plus saillants de cette admirable physionomie, qui a valu au saint de Turin le surnom de Vincent de Paul du XIX^e^ siècle.

M. Auffray, dans sa remarquable biographie, trace en quelques chapitres suggestifs la figure de celui qui fut un *voyant*, un *thaumaturge*, un *éducateur*, un *apôtre*, un *saint*, un homme *apprécié même des grands de ce monde*.

Parfois, Dieu manifesta au saint fondateur l'avenir de ses fils, de ses œuvres ; plus fréquemment, il lui dévoila l'intérieur des âmes qui se plaçaient sous sa direction. « Très souvent, au confessionnal, avouait Don Bosco en toute simplicité, je vois les consciences comme des livres ouverts. Cela m'arrive spécialement les veilles de grandes fêtes, et à la clôture des retraites... Cette facilité de lire au fond des cœurs, le bon Dieu me l'accorde à des intervalles plus ou moins longs. »

Les miracles obtenus par sa prière doivent se chiffrer par milliers. Quand on parcourt les témoignages de ses fils, de ses protégés, des contemporains qui l'ont vu agir, on doit convenir que la mort, la vie, le démon, la maladie, la nature obéissaient docilement à la voix de cet homme. Il fut l'un des plus grands thaumaturges du XIX^e^ siècle, sinon le plus grand. Son procédé habituel était de recourir à la puissante intercession de Notre-Dame Auxiliatrice. La basilique de Notre-Dame Auxiliatrice, et même l'église St-Jean-Baptiste et la Basilique du Sacré-Cœur à Rome ont été construites à coup de miracles. Toute son œuvre de grand éducateur et d'apôtre n'a pu être réalisée que grâce à sa puissance sur les êtres libres et les éléments inertes : pour accomplir ces œuvres formidables, il a fallu que son pouvoir de thaumaturge conquît à ses projets, en plus des foules émues, les cœurs de ceux qui, par ses prières, étaient rendus à la santé, au bonheur, à la vie. Et lui-même, très humble, ne pensait pas jouir de ce merveilleux commandement sur les forces de la nature : ce n'est pas lui qui agissait, pensait-il en toute sincérité, c'était Notre-Dame Auxiliatrice. Il invitait à prier, donnait sa bénédiction, distribuait sa médaille, et Elle opérait le prodige. Il l'a déclaré nettement, à une réunion d'anciens élèves tenue à Valsalice, le 19 juillet 1883 : « Depuis quelque temps, il se répand le bruit, et les journaux le reproduisent, que Don Bosco fait des miracles. Quelle erreur ! Don Bosco ne fait pas de miracles. Il prie et fait prier pour les personnes qui se recommandent à lui ; c'est tout. Les miracles, c'est la Sainte Vierge qui les opère. Elle voit que Don Bosco a besoin d'argent pour nourrir et élever chrétiennement ses milliers d'enfants ; alors Elle lui amène des bienfaiteurs par les grâces qu'Elle répand sur eux. »

Don Bosco était né éducateur, comme d'autres naissent dessinateurs ou mathématiciens. Et cet homme qui eut le génie de l'éducation, ne songea jamais à échafauder un système. Il vécut sa pédagogie, après se l'être incorporée par l'expérience. Et c'est ainsi qu'il formait les autres : « Je jette le toutou à l'eau, disait-il plaisamment, pour lui apprendre à nager. »

Pas de méthode répressive, mais la méthode préventive : celle qui, mêlant sans cesse le maître à l'enfant, attache celui-ci à celui-là par la confiance et l'affection. Pour sauvegarder le prestige du maître dans cette méthode, il faut que le maître soit un saint. Mais Don Bosco était un saint, et il réussissait presque toujours.

> « Le Bienheureux voulait une discipline qui servît à l'éducation, et non une discipline qui se déployât pour elle-même, pour la beauté du spectacle qu'elle offrirait au regard du visiteur ou de la tranquillité qu'elle procurerait à l'existence du maître. Les cœurs, les âmes des enfants doivent s'épanouir, se révéler par le libre jeu de leurs activités, car l'éducateur a besoin, pour avancer sa tâche, de connaître à fond les âmes : une discipline mal entendue ne doit donc pas comprimer à l'excès ces spontanéités... Ne bridons pas impitoyablement cette jeune liberté ; ne la libérons pas non plus de toute contrainte. Excessive rigueur, extrême liberté, double écueil entre lequel il faut passer en ne se montrant ni le tyran des volontés, ni le témoin passif de leur jeu, mais le collaborateur indispensable qui doit apprendre à l'enfant à se passer un jour de lui. »

C'est donc par la confiance et l'affection demandées à ses fils, que Don Bosco réalisa des prodiges. Sans doute, parmi ses pupilles, il compta des défections et des déchets ; mais beaucoup, la plu-

part même, menaient une vie édifiante et quelques-uns, au dire de Don Bosco, égalaient en vertu S. Louis de Gonzague.

L'esprit d'apostolat était très développé chez le Bienheureux. Mais son apostolat ne se bornait pas aux enfants déshérités de Turin et de l'Italie ; son grand cœur était inquiet à l'idée des lenteurs avec lesquelles la foi atteint les races infidèles. Une partie de ses missionnaires iront donc évangéliser les Patagons. Puis, après sa mort, l'œuvre évangélisatrice salésienne prendra une extension extraordinaire, non seulement dans l'Amérique du Sud, mais en Afrique, dans l'Inde, au Japon, au Siam. L'esprit de Don Bosco l'anime toujours.

Si active que paraisse la vie du Bienheureux, elle ne s'explique cependant pas d'une manière différente de la vie des autres saints. La vie intérieure est à la base d'une si féconde et si entreprenante sainteté. Humilité, confiance en Dieu, obéissance totale, abandon complet, pureté angélique, esprit de pénitence : c'est là qu'il faut chercher la secrète raison de toutes ces œuvres, si déconcertantes au premier abord quand on considère leur auteur, le plus ordinaire des prêtres du Piémont. Plusieurs fois, dans le début de sa carrière, Don Bosco fut jugé atteint de quelque monomanie : c'était bien la folie, oui, mais la folie dont Jésus parle dans l'Evangile, la folie de la Croix et de l'Amour divin. Dans la suite, toutes ses œuvres attestèrent hautement que leur auteur s'abreuvait à la source de toute lumière et de toute force, qu'il s'était livré à elle, fondu en elle. Le vrai mot sur cette âme, c'est son archevêque, le cardinal Alimonda, qui le prononça à son oraison funèbre : « La vertu intime et divine qui menait le branle dans cette vie prodigieuse, c'est la charité céleste. »

Un tel saint, tout en s'ignorant lui-même, ne pouvait être ignoré du monde. Par ses œuvres mêmes, Don Bosco devait connaître la célébrité. Il la connut, mais à la façon dont la peuvent connaître les âmes qui rapportent toute gloire à Dieu. Le caractère social de ses œuvres le mit en relations avec les ministres du royaume de Piémont, notamment avec Cavour et Rattazzi. Il n'y vit qu'une occasion d'assurer l'avenir de ses institutions, de faire du bien à l'âme de ces puissants de la terre, si pauvres de foi et de mérites devant Dieu. Plus d'une fois, Pie IX utilisa les hautes relations de Don Bosco pour solliciter et obtenir des arrangements utiles au régime intérieur de l'Eglise. Notre Bienheureux fut le grand et puissant intermédiaire entre la Curie et le gouvernement piémontais ou italien, pour les nominations épiscopales. Jamais il n'en conçut d'orgueil et n'en tira pour lui-même le moindre avantage. Son voyage triomphal en France, vers 1883, lui apparut uniquement comme un moyen de faire connaître, de répandre ses œuvres et d'attirer sur elles les générosités des fidèles. Toujours, il s'ignora lui-même...

VIII

Œuvre admirable que celle de Don Bosco ! Œuvre modeste au début, elle est le grain de sénevé dont parle l'Evangile, qui devient un grand arbre. Lui-même en a marqué, vers 1880, sur un pauvre calepin, les progressions : « Un œil attentif, écrit-il, admirerait aisément le caractère tout spécial de chacune des périodes de dix ans qui se sont déroulées depuis la fondation de l'œuvre. La première, 1841-1851, est la période du *Patronage ambulant ;* la seconde, 1851-1861, celle de l'*affermissement de l'œuvre ;* la troisième, 1861-1871, pourrait prendre le nom d'*expansion hors de Turin ;* et la quatrième, 1871-1881, s'appellerait période d'*expansion mondiale.* » De fait, à partir de 1871, l'œuvre salésienne, qui compte déjà une quinzaine de maisons en Italie, franchit les Alpes et vient se fixer en France à Nice, Toulon, Marseille, en Espagne à Utrera, en Amérique du Sud à Montevideo et Buenos-Ayres. Et, pour recruter le personnel nécessaire à un tel développement, l'*Œuvre de Notre-Dame Auxiliatrice pour les vocations tardives* vient apporter ses fruits et son inépuisable fécondité.

Don Bosco mourut le 31 janvier 1888. Quelle grande tâche cet humble prêtre avait abattue en moins de cinquante ans, exactement quarante-six ! Et souvent, au milieu de quelles difficultés et contradictions !

On l'a souvent comparé à S. Vincent de Paul, et l'on a raison. Il fut son émule en toutes choses. Comme lui, il fonda deux congrégations et un Tiers-Ordre même en plus ; comme lui, il rêva de missions lointaines ; mais trop brisé par la vie pour réaliser son désir, il dut se contenter de jeter aux extrémités de la terre une double armée d'apôtres qui, chaque jour, arrachent à la barbarie ou au paganisme ces autres grands enfants, les sauvages ; et il fut aussi bâtisseur d'églises, et il fit gémir autant que quiconque les presses, lanceur du premier tract imprimé, du premier almanach, voire du premier roman de poche catholique. Et toutes ces œuvres, il les menait comme en marge de son occupation principale : l'entretien et l'éducation de centaines, de milliers d'enfants du peuple.

Quelle sainteté authentique et en même temps très actuelle !

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Barrès, Loti, France devant la critique catholique [1]

« La critique vraiment digne de ce nom est une création; c'est la réaction d'une forte personnalité en face de l'œuvre littéraire, c'est-à-dire, bien

[1] A propos d'un ouvrage récemment paru du P. Victor POUCEL. Essais Catholiques, Première Série, in 12 de 222 p., 12 f. ; Paris, Librairie du Dauphin, 39, rue Vaneau.

entendu, en face de ce qui constitue dans son originalité l'œuvre littéraire, la vie d'où elle émane et la vie dont elle vit. En ce sens, la critique ne dépend pas de l'œuvre, elle s'ajoute à l'œuvre en l'expliquant. Expliquer n'est pas seulement ouvrir, étaler, mettre en bonne lumière ; c'est apporter un élément nouveau qui soit révélateur... Le critique n'est pas un inspiré et il procède avec plus de méthode : opérant lentement sur une matière déjà fixée, il peut, s'il a quelque expérience esthétique, discerner les cheminements de l'inspiration et découvrir les sources qui restaient cachées pour le créateur lui-même. » De cette critique idéale dont l'abbé Calvet traça naguère la *charte* dans un ouvrage de haute valeur [1], le P. Poucel vient de donner un magnifique exemple dans ses *Essais Catholiques.*

C'est une « forte personnalité » que celle du P. Poucel. Ceux-là le savent qui lisent les *Etudes.* Professeur au collège Saint-Joseph d'Avignon, il n'est pas de ceux qui ont le temps de se prodiguer littérairement. Ses articles sont assez rares [2], trois ou quatre au plus par an, mais ils sont un régal pour tous ceux que ne rebutent pas les réactions curieuses d'un esprit original. Son style est dense, énergique et, sans y viser, atteint facilement au lyrisme. Sa logique très personnelle se déploie en méandres capricieux. A la manière de Platon, il s'arrête pour marquer les points acquis, puis il repart, non sans reprendre en cours de route telle ou telle circonstance, laissée de côté tout d'abord [3]. Si parfois nous éprouvons quelque peine à le suivre dans ses développements, c'est sans doute que nous n'avons pas l'esprit aussi délié que le sien ni aussi entraîné aux finesses dialectiques [4].

D'ailleurs, si le P. Poucel est un « auteur difficile, » — l'expression, de nos jours, est élogieuse, — c'est qu'il s'est fait une spécialité des problèmes difficiles [5], et que, les abordant en philosophe autant qu'en lettré, il essaie d'en donner une solution exhaustive.

Qu'on imagine enfin le travail qu'il s'impose avant d'écrire. Ce n'est pas lui, certes, que l'on accusera d'ignorer son sujet. On lui a demandé un article sur Loti. Il tarde à le remettre. On le tarabuste. Il répond qu'il n'est pas de ceux qui savent « tourner prestement — comme on fait un plat de crêpes — et servir à point, à midi, un jugement d'ensemble sur l'auteur disparu le matin. » Sans s'émouvoir, il relit l'écrivain, et c'est seulement quand il aura fermé le vingtième volume qu'il rédigera son article. Allez demander à la critique officielle d'en faire autant ! [1].

* *

Des *Etudes* où ils ont d'abord paru, le P. Poucel a tiré les *Essais.* N'était la crainte de reprendre un lieu commun, je dirais que jamais ouvrage ne vint plus à son heure. Barrès, Loti, France sont à la mode. Le premier doit à la publication de ses « Cahiers » un regain d'actualité. On lit son œuvre ; on la commente [2]. Loti, qui depuis sa mort est resté très lu, a trouvé tout dernièrement d'ardents panégyristes en la personne de Claude Farrère [3] et de Louis Barthou, ce dernier par la plume [4] et par l'intermédiaire du micro. L'œuvre d'Anatole France, condamnée par l'Eglise, connaît une vogue inouïe. Succès de scandale, sans doute ! Ecoutez le voltairien Paul Souday ricaner dans les *Annales* du 15 septembre 1928 : « Six cent mille volumes par an ! Je ne vous cacherai pas que cela m'a fait un extrême plaisir... J'avoue que je n'osais rêver de pareils chiffres. C'est merveilleux... Nous avons déjà le jugement de la postérité sur ce merveilleux écrivain. »

Il est temps qu'une plume autorisée vienne éclairer les consciences. Important, si j'ose dire, de l'importance même des auteurs qu'il étudie, l'ouvrage du P. Poucel l'est plus encore par le point de vue duquel il les envisage. A des degrés divers, le critique a trouvé l'esthétique de ces « maîtres » en conflit avec la foi chrétienne, et à leur occasion il s'est posé la question suivante : *Peut-on concilier tout l'art et toute la morale ?* Les *Essais* seront consacrés à pénétrer l'intime d'un problème qui se posa avec acuité au moment de la publication du *Jardin sur l'Oronte,* et qui depuis revient périodiquement à l'ordre du jour. Qu'il suffise de rappeler les récentes *affaires* Bernanos [5], Mauriac [6] et Maurois [7].

[1] *D'une Critique Catholique,* in-12 de 273 p., Paris, Spes, 1927 (le passage cité est tiré des pages 56-57).

[2] Il a publié néanmoins plusieurs volumes depuis une douzaine d'années. Signalons en particulier un livre charmant sur l'enfance : *Jean d'après nature* (dont l'*Ami* a rendu compte en 1922, p. 192) et un ouvrage plus récent sur *L'Amour et la Mort* (voir *Ami* 1929, couv. jaunes, p. 90) Familier des Muses, le P. Poucel est en passe de devenir le poète attitré du *Correspondant.* Ses derniers poèmes : *A l'Etoile du matin* (10 Nov. 1930) et *La Descente à la Mer* (10 mars 1931) par leur douceur mystique et leurs larges horizons feront le charme des esprits délicats.

[3] Certains reconnaissent dans sa « manière » l'influence de la jeune école catholique, celle de Huysmans avec quelque chose de Claudel et de Péguy *(Revue des Lectures,* 1920, p. 363).

[4] Rendons hommage, en passant, à la belle équipe littéraire des *Etudes.* Il n'est aucun lecteur de cette revue qui ne goûte la belle allure classique des articles du P. de Mondadon, et qui ne retire le plus grand profit des chroniques, si admirables de clarté et si riches d'information, du P. de Parvillez.

[5] Voir notamment : *L'esprit d'André Gide,* publié à l'Art Catholique en 1929 et paru tout d'abord dans les *Etudes* en 1927 : ses *Observations autour de Paul Valéry,* dans les *Chroniques du Roseau d'Or,* n° 14 (Frontières de la poésie), p. 213 252. Plon, 1927 ; et ses récents articles sur Mœterlinck *(Etudes* des 5 et 20 mars 1931).

[1] Il n'est pas inouï d'entendre un critique se vanter d'ignorer l'ouvrage dont il rend compte. Nous savons par une médisance de J. J. Brousson (*Anatole France en pantoufles,* p. 16-17) qu'A. France jetait au panier, ou plutôt à la « baignoire », les livres qu'on lui adressait en hommage, sans même les ouvrir.

[2] Voir en tout dernier lieu le *Courrier littéraire* d'Emile Henriot : *Au cœur de Barrès,* dans le *Temps* du 28 avril.

[3] *Loti,* Flammarion, 1930

[4] *Pêcheur d'Islande, Etude et analyse,* Mellottée, 1929.

[5] A la publication de *Sous le Soleil de Satan,* 1926, et de *L'Imposture,* 1928. (Voir Calvet, *D'une Critique Catholique, passim* et spécialement p. 161 162, et l'ar-

(Voir la suite des notes à la col. suiv.).

Certains critiques vont proclamant que le vice a plus de fécondité littéraire que la vertu [1]. D'autres déclarent impossible la conciliation de l'art et de la morale. Tout récemment Edmond Jaloux, l'un de nos critiques les plus appréciés, accueillait *Les Jeux de l'Enfer et du Ciel* d'Henri Ghéon, ce « conte bleu, » cette « jolie histoire pour âmes pieuses, » par une fin de non-recevoir : — « Les pires ouvrages sont le plus souvent dus aux meilleures intentions. Pour un écrivain catholique, le dilemme doit se poser un jour dans toute sa rigueur : ou il devra sacrifier l'esthétique à la religion, ou la religion à l'esthétique [2]. » — On trouvera une excellente réfutation de cette théorie dans les *Etudes* du 20 décembre 1929, p. 719-722. Le P. de Parvillez prouve, quant au droit et quant au fait, que le roman catholique n'est pas une chimère. Retenons ces quelques lignes : « La morale n'impose au romancier nulle « oppression, » mais elle lui marque des limites. Ce faisant, elle ne le dessert pas, au contraire. Elle lui enseigne le respect, non seulement de lui-même et de ses lecteurs, mais de son art. Elle lui interdit de troubler, par l'appel aux passions inférieures, l'émotion esthétique qu'il vise à produire... Tel est le rôle de la morale chrétienne : purifier l'œuvre artistique. »

Le P. Poucel se défend de vouloir « terminer la controverse en quatre ou cinq syllogismes. » Il serait fort marri que l'on prît sa « conversation pour une encyclique. » Il prétend seulement « marquer une orientation dans le labyrinthe » en donnant une « expression plus précise à un état d'esprit que beaucoup de nos contemporains partagent. » Le P. Poucel est trop modeste : il a résolu le problème dans la mesure où celui-ci peut être résolu ici-bas.

* *

Le premier *Essai* porte un titre poétique que Barrès même envia à l'auteur : *Les Muses au baptistère*. Nous en dirons tout à l'heure la portée. La retentissante querelle du *Jardin sur l'Oronte* lui donna naissance. Nous ne rappellerons pas les péripéties de cette querelle, qui fut moins sotte qu'on ne l'a dit. Nos lecteurs trouveront toutes les pièces du débat dans les dossiers de la *Documentation catholique* du 24 février 1923, col. 493-513, ainsi qu'une étude très fine de M. Etienne Leclerc sur les *Lettres et la Morale*, col. 625-640 [1].

L'honneur de l'avoir provoquée revient à M. José Vincent qui, au cours d'une étude (*Croix* des 9-10 juillet 1922) sur un livre de M. Victor Giraud intitulé *Les Maîtres de l'heure, Maurice Barrès*, apporta incidemment quelques restrictions à l'éloge du « Maître » :

« La courbe de la carrière de Barrès est un peu moins régulière qu'on ne croit. On en voit, certes, bien le point de départ avec le culte du moi et l'actuel aboutissement avec le pur nationalisme. Mais que de menues reprises chez le poète humoriste qui naguère écrivit *le Jardin de Bérénice*, et que tout lecteur clairvoyant aperçoit dans le sillage du Barrès patriote et grave ! Ce poète humoriste menace — plaise au ciel que ce soit fort tard — de mourir dans l'impénitence finale. Je n'en veux pour preuve que ce récent *Jardin sur l'Oronte*, si peu propre, par sa molle rosserie, par sa langueur terrible, à maintenir fermes ces ressorts de l'énergie nationale qu'avec tant de talent et de courage et si longtemps, Barrès avait tendus... »

Maurice Barrès demanda au critique les raisons de ce blâme. José Vincent les lui donna « dans le privé » et l'illustre écrivain répliqua dans l'*Echo de Paris* du 16 août 1922, en posant au critique une série de questions qui se ramènent à celle-ci : — *Quelles sont les exigences de la critique catholique vis-à-vis de l'art profane ?*

Le P. Poucel répondit pour son propre compte à la question et son intervention lui valut une lettre fort courtoise de Maurice Barrès (on la trouvera en appendice aux *Essais*).

La question se développe en deux étapes :

1re Un chrétien admet-il l'art profane, et pourquoi l'admet-il ?

2e Quand est-ce qu'un chrétien cesse d'admettre l'art profane, et quelles sont alors les raisons de sa répugnance ?

Voici, en résumé, la réponse :

Oui, l'art profane est acceptable au chrétien et la conscience chrétienne pas plus que la législation catholique ne condamne l'art, qui « est une sorte de jeu, le plus noble et le plus humain, » et qui procure à l'esprit le plaisir, ce « grand professeur d'optimisme et de courage. » D'autre part, l'expression de l'art étant douée d'une certaine *indétermination morale* qui « fait de l'art, et en particulier de la littérature, le symbole de réalités diverses, très distinctes, » on ne peut juger les œuvres d'art comme se jugent les consciences. Aussi le R. P. se refuse-t-il à demander à la littérature pure « ce qu'elle n'est pas faite pour don-

ticle du P. Poucel sur l'*Imposture* dans les *Etudes* du 5 mars 1928, p. 594 et suiv.).

[6] Le *cas* Mauriac est un des plus discutés. Le P. Poucel l'a étudié lui-même à deux reprises dans les *Etudes* (5 juin 1929, p. 672, et 20 août 1930, p 434). La *Croix* y a consacré deux articles un peu vifs mais sans parti-pris, (6 février 1927, par Amoudru, et 15 juillet 1928, par R. Johannet). Voir également *L'œuvre de Mauriac en regard du Catholicisme* dans la *Revue d'Apologétique* d'août 1927. On trouvera dans l'*Ami*, 1928, p. 569-571, la critique fort sagace d'un article de Mauriac sur la Responsabilité du romancier. Le sujet comporterait toute une bibliographie !

[7] *Climats* (1928), œuvre d'un écrivain de talent, mais d'origine israélite et d'inspiration cosmopolite, attisa le débat. Il semble après coup que l'accord entre critiques catholiques eût dû se réaliser pour boycotter cet ouvrage malsain. Il n'en fut rien et l'on polémiqua comme au beau temps du *Jardin*. (Voir *Croix* du 16 décembre 1928 et du 6 janvier 1929, ou le résumé de la *Revue des Lectures*, 1929, p. 29 et suiv.).

[1] André Thérive développe à plaisir ce thème au cours d'une chronique sur Veuillot (*Temps* du 22 août 1930). Pourquoi ce critique admirablement doué et qui fut des nôtres, puisqu'il assista jadis aux Semaines des Ecrivains catholiques et que son nom figure encore parmi les collaborateurs d'une revue nettement catholique, emboîte-t-il si souvent le pas derrière son prédécesseur au *Temps*, feu Paul Souday ?

[2] *Nouvelles littéraires* du 30 novembre 1929.

[1] Ne pas oublier quelques détails piquants concernant une personnalité ecclésiastique très en vue, dans *Ami* 1924, p. 38 (note) et p. 252.

ner, un sérieux et un définitif qui n'appartient qu'à la vie, » et veut-il, pour éviter les confusions, que l'on distingue plus attentivement « le plan de la littérature de celui des actes humains » Rien ne saurait empêcher l'homme intelligent de « prendre un intérêt prodigieux aux drames de ce monde, à ces ombres évoquées par les artistes dans une lueur d'éternité. » Et certes, ce n'est pas le P. Poucel que l'on accusera de rigueur confessionnelle, puisqu'il écrit : — « Le moins que je puisse dire est qu'un chrétien se montrera trop sévère, et non pas plus chrétien, en rejetant, sinon pour soi, au moins pour les autres et absolument, les œuvres littéraires qui produisent, en dehors d'une inspiration proprement chrétienne, une belle et amoureuse image de l'homme. »

Néanmoins le chrétien ne saurait s'empêcher d'être défiant en face de la beauté païenne [1] et sa défiance est incurable à l'égard de l'erreur, qu'elle soit morale ou métaphysique : « L'art a beau être un jeu, il ne saurait être que cela, ou, si vous préférez, il est le jeu d'un homme pensant. »

Barrès même le concède et il écrit dans sa réplique à José Vincent : « Il n'est pas de littérature sans âme ; il n'y a pas de cloison entre la littérature et la vie supérieure de la pensée ; un puissant écrivain, à son insu même, collabore à quelque doctrine, contribue à l'établissement d'une conception de la vie, fait œuvre de propagandiste : en conséquence, chacun a le droit de lui demander compte de l'emploi qu'il fait de son talent et de son influence. »

On le voit, la question se précise et se pose dans toute sa gravité. Quel est donc « le principe le plus profond, le plus original du chrétien, celui dont il ne doit jamais se départir tout à fait, et qu'il ne pourra jamais supporter que les étrangers offensent » ? La foi à Jésus Christ rédempteur étant le caractère même du chrétien, l'idée de *péché* sera, dans les œuvres littéraires comme ailleurs, le centre de sa morale. « Elle en formera la perspective. » Hélas ! « conserver au mal sa valeur de péché, rien n'est plus difficile à la pensée indépendante. Il lui faudrait faire un acte de foi ! La pensée indépendante a coutume de mesurer les passions et leurs désordres aux avantages et aux inconvénients sensibles qui en résultent, quels que soient par ailleurs les fondements plus ou moins absolus qu'elle ait pu imaginer à la morale. »

Or, que son créateur l'ait voulu ou non, il faut bien avouer que le héros du *Jardin* ignore complètement ce sentiment du péché. Comme le P. Poucel, nous n'avons rencontré en Guillaume — ce chevalier chrétien englué dans un harem et qui y meurt, sans repentir, victime de son imprudence, — qu' « un parfait galant homme, un de ces Français baptisés comme le monde en connaît, mais depuis M. Renan seulement, si parfaitement stérilisés, si bien vidés de tout ce qui fait la réalité du baptême, qu'ils peuvent sans effroi et même avec élégance en afficher les dehors ! » Et que l'on n'allègue pas une ressemblance avec le cas de Phèdre. « La Phèdre païenne de Racine était prise en pleine chrétienté. Celui-ci, soyez sûr qu'il n'est pas chrétien. Il est le fils mental d'un grand artiste, habile à vivifier des images merveilleuses par l'ardeur de ses sympathies chrétiennes et françaises, inhabile, ajoutons-le puisqu'il le faut, à objectiver dans son œuvre un acte de foi. »

En définitive, le chrétien placé devant une œuvre littéraire se posera la question suivante : *La métaphysique insinuée par l'auteur est-elle en paix ou en guerre avec la vie de mon âme ?*

Dans le cas Barrès qui nous occupe, le P. Poucel a peur que le christianisme ne soit, pour l'illustre écrivain, qu'une discipline nécessaire à notre race, conception qui peut « nourrir les plus hautes inspirations, » mais qui « n'exclurait pas nécessairement des déviations attristantes pour l'intelligence chrétienne. » Bien plus, devant ces pages « dans lesquelles éclate un sens inouï des magies de ce monde, » le R. P. craint, « sans trop oser le dire, quelque impiété de ces formes magnifiques, si par hasard elles se détournaient de leur fin. »

* *

Les lecteurs de Loti éprouvent bien vite une impression de trouble. Le P. Poucel a essayé de l'analyser et il y a reconnu « deux effets simultanés et dont le mélange étonne, scandalise délicieusement : une confiance provoquée chez le lecteur par l'indéniable sincérité ; une légitime appréhension du terme fatal où cette sincérité l'entraîne. Où allons-nous ? Au désespoir à travers le néant fleuri. Faudra-t-il jusqu'au bout se laisser faire, et l'admiration d'un talent qui s'impose exige-t-elle, tout de même, tant de docilité ? »

Et voici la *question d'art et de morale,* la question éternelle, qui reparaît. Conduits par le R. P. nous allons voir « le plus sincère des hommes et le plus vrai des écrivains — laissons à Loti sa gloire — attendre en vain la vérité dont l'homme vit ; cette vérité que chacun de nous trouvera à portée de sa main dès qu'il le voudra, sans la moindre littérature. »

Loti s'est raconté tout au long de son œuvre. Il s'est fait « l'unique habitant » de ses livres. Nous voyons donc bien ce qui a manqué à la jeunesse du petit huguenot, « le toucher d'une religion familière, accommodée à tous nos instants, et cette

[1] On le fut dès les premiers temps du christianisme. Qu'il suffise de rappeler le *Songe de S. Jérôme* que rapporte la lettre à Eustochie et qui a inspiré à l'abbé Bremond un chapitre de son ouvrage sur l'*Inquiétude religieuse (Le Scrupule de S. Jérôme,* t. II, p. 165-181).

Faut-il faire étudier les auteurs de l'antiquité païenne par de jeunes chrétiens ? — La question fut souvent discutée. Nous la croyons résolue, en dépit de la boutade de Barrès : « C'est dans un collège catholique que des prêtres, les premiers, ont placé dans mes mains le *Télémaque* de Fénelon, les tragédies de Racine et des pages choisies de Chateaubriand. Que vouliez-vous que je devinsse ? » à quoi d'ailleurs le P. Poucel répondit très spirituellement : « Mais pourquoi pas, après tout, un Fénelon ? » Voir sur la question un excellent article du P. Fr. Charmot : *Humanisme et Christianisme,* paru dans les *Etudes* du 5 novembre 1930, p. 271-302.

formation de l'esprit moral qui s'impose par l'autorité. » Dans son âme livrée tout entière à l'impression, il n'y a bientôt plus de place pour la foi. Seule se développe la sensibilité, « une sensibilité sursaturée » dont l'excès va se déverser dans les autres facultés. Toute sa vie il se dispensera de penser. Le P. Poucel résume admirablement les tendances de l'écrivain :

« Hantise de la mort et totale inclination à aimer. Et aucune énergie, aucune habitude créée dans l'esprit ou dans les sens, pour dominer l'un et l'autre de ces deux états, si contraires et si prochains. En fait d'habitude, une puissance méditative devenue redoutable parce qu'elle ne peut que donner la main aux condescendances d'une intelligence décidément féminine. Avide cependant de dépenser et de porter quelque part son âme vide de Dieu et privée de toute notion active du devoir, Loti se détournera de la vérité sitôt qu'il l'aura reconnue virile. Il préférera glisser vers les faciles mirages. Il aimera errer, faute de mieux. »

Il nous montre ensuite l'officier de marine promenant « sur tous les rivages les caprices d'un cœur presque aussi empressé à oublier qu'à connaître, et étrangement indifférent aux traces qu'il laisserait après lui : deux morts authentiques, sans parler des existences détraquées [1]. » Tous ses romans ne seront que le récit de ses aventures, « la longue confession sans contrition de son pèlerinage sans espérance. » En un jour de sincérité, Loti se jugera lui-même sévèrement : — « Tout cela est presque joli à dire ; écrit, tout cela fait presque bien. En réalité, pourtant, non, il y manque je ne sais quoi et c'est assez pitoyable [2]. »

Mais fixer et communiquer ce qu'il éprouve lui est devenu un besoin, et pour décrire il demande à ses sens une exaltation particulière : « L'amour lui prépare ses couleurs, et ce peintre, comme malgré lui, transforme en reflets de magie les efforts passionnés d'une vie qui ne voudrait pas finir. »

Un chrétien peut-il s'abandonner à ces reflets et « jouir sans réserve de la folle vibration communiquée à nos nerfs par tant de splendeur unie à tant de ténèbres ? Il y a là de quoi donner quelque scrupule aux honnêtes gens. Comment me complairais-je sans une inquiétude dont il faut sortir, dans cet art si attirant, c'est vrai, mais dont les dessous se révèlent inacceptables : par leur vacuité, si je ne recueille que ce qui est beau ; par une substance morale qui me répugne, si je veux tout prendre ? Respirerais-je à pleines narines ces fleurs de rêve inséparables de leur fumier ? »

Non, assurément ! Aussi le P. Poucel, poursuivant son analyse, montre-t-il longuement l'inconsistance des idées pessimistes issues de cet art, et il en conclut que Loti a passé sa vie « à rechercher l'impossible, quand le possible était sous la main et s'appelait le devoir. »

Si du moins il se taisait ! Mais il est fils d'un pasteur protestant, et sous les impulsions de son ascendance, il se fait prédicant. Ce qu'il voit ou croit voir, il le suggère autour de lui par une sorte d'hallucination collective. Le P. Poucel s'en émeut à juste titre : « Qui dira les fumées de tristesse qui, à travers les pages délicieuses, sont venues obscurcir le royaume de Dieu dans des cœurs rayonnants ? » Et quelle page éloquente que celle où il prend à partie l'écrivain qui a qualifié le chrétien de « rêveur » !

« Rêve pour Loti, réalité pour nous, pour tous ceux qui apprennent à dégager leur esprit des enlacements et à regarder autrement qu'à travers une sensation myope. Allons, vous rêvez, Loti ! Alors, pourquoi renverser les rôles ?... Nous avons senti autant que vous, plus que vous, Loti, le néant de ce qui passe ; et même, notre esprit charnel, quelquefois, fut près de défaillir devant le sacrifice mystérieux que lui inspire la mort. Mais nous jouissons contre les forces du mal d'une victoire qu'ignorent vos pauvres rêves. A travers ce monde d'apparence, où vous vous débattez dans un désespoir pathétique, mais trop contagieux, nous nous acheminons d'un pas ferme vers le royaume de vérité ouvert à tous les amis de la vérité, contemplant déjà non le visible, mais l'invisible. Sachez-le donc : la vérité existe, puisqu'elle nous rend si forts. Quelqu'un existe, qui ne change pas, puisque nous l'aimons, celui-là, plus que vous n'avez aimé vos femmes. Et la tendresse qu'il nous rend, vous ne l'avez jamais soupçonnée dans tout le gaspillage de votre cœur et de vos sens. Et à cause de lui, nous ne craignons plus de passer, ou tout au contraire, nous désirons passer, car plus prompte est la mort, plus plein est l'amour. O rêveur ! que Jésus-Christ vous soit à vous, comme tout le reste, un fantôme ; pour nous qui vivons, le Christ est vivant ! »

En dernier lieu le P. Poucel s'attarde à montrer les déchets qu'a subis cet art du fait de sa provenance, et il croit remarquer sur « le visage du Loti-roman les marques de la mort amenées par le temps et qui lui furent si désagréables pendant sa première vie. » C'est que rien n'est plus sujet aux vicissitudes du temps que la littérature trop personnelle, que pour durer, il n'est que l'universel. Nos petits-neveux se fatigueront du leitmotiv « amour-mort » qui tourne à la monomanie et devient, à la fin, du radotage. Aussi, le R. P. conclut-il : « Le temps n'est peut-être pas éloigné où cette persévérance apparaîtra comme une stérilité, ce qu'aucun contemporain n'eût osé dire. »

* *

D'Anatole France, le P. Poucel trace d'abord un portrait tout en contraste, mais il sent que « Protée » lui échappe. On ne combat pas un feu-follet à coups de canon ! Une méthode plus sûre sera d'obliger l'écrivain à se juger lui-même. D'heureux « coups de sonde » dans son œuvre en ont fourni le moyen :

« Il ne convient pas d'achever dans une pensée de stérile ironie ce qui fut commencé avec un esprit de foi et d'amour. » *(Crime de Sylvestre Bonnard).*

« (L'écrivain) est indépendant pour éclairer et embellir la vie. Il ne l'est pas pour la compromettre. Il est tenu de toucher avec respect aux choses sacrées. » *(Vie littéraire,* I).

[1] Ce qui n'empêche pas le catholique Albalat de souligner « l'infinie bonté » de Loti ! *(Débats* du 20 septembre 1930). C'était un grand ami des... chats !
[2] Dans *Madame Chrysanthème.*

Avant d'étudier l'œuvre et pour la mieux pénétrer, le R. P. étudie l'homme et sa formation. Nous voyons le jeune homme, grand ami des livres, puiser dans le passé ses images et jusqu'à ses formes émotives. N'est-il pas « destiné par la Providence à être l'écho ou le haut-parleur des siècles qui l'ont précédé ! » D'ailleurs ce bibliophile sait aussi, quand il lui plaît, peindre les natures naïves, dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard* ou *Le Livre de mon ami*, par exemple. Des notations très fines surprennent chez cet érudit et révèlent un poète [1]. Son style est « la société d'un esprit extrêmement raffiné, qui ne peut rien laisser passer sans l'accompagner d'un regard significatif que nous retenons au passage et qui nous révèle une préoccupation, nous fait songer ailleurs. »

Que n'est-on pas en droit d'attendre d'un écrivain aussi bien doué ! Hélas ! « quelle pensée indépendante lâchée dans le chœur harmonieux de ces vertus va les agiter de l'ivresse des bacchantes ? »

Un grand malheur va jeter le désarroi jusque dans les harmonies de son art d'écrivain : Anatole France s'affranchit de toute contrainte intérieure et extérieure de la foi. « Il n'a pas admis que la volupté lui fût interdite ou limitée, ni inversement que la souffrance lui fût imposée comme une condition de vie morale. »

Voulez-vous savoir maintenant jusqu'où l'entraînera cette « libre-pensée », ce parti-pris ?

A l'impiété tout d'abord, à une impiété plus profonde que celle de Voltaire. L'impiété de France, c'est « le mépris d'un homme qui en a fini une bonne fois avec le bon Dieu. » Du reste, dans son système, il n'y a pas de place pour Dieu. Le vrai Dieu n'est qu'une infirmité juive, et son Eglise, « barbare et stupide dans sa source, l'est encore dans sa foi, ennemie mortelle de la pensée. »

Ayant supprimé d'emblée le monde d'en-haut, il ne peut que rapetisser celui d'en-bas. A ses yeux un grand esprit n'est qu'*une fourmilière bien administrée*. Aussi ses créations sont-elles à l'image de sa pensée consciente. Sa conception païenne de la vie l'a amené à se complaire dans l'obscénité, et vers 1894, ses romans ne sont plus qu'une « pornographie académique à l'usage des gens comme il faut. » Son goût n'est plus qu'une « sorte d'amalgame de préférences simultanées pour les choses de l'intelligence et pour les dégradations sensuelles. » Son idéal est la ruine même de l'art. « Après que l'esthétique entière a été déformée par une stérile jouissance, la beauté ne saurait plus subsister même sous les dehors d'une image flottante, elle s'évanouit sous l'affront. »

Qu'on n'objecte pas la barbarie d'un christianisme qui empêche de jouir ! « L'ascétisme chrétien, assure le P. Poucel, est un grand bienfaiteur de la beauté simplement humaine en ce qu'il lui ajoute le principe spirituel qui la conservera. »

Et qu'on n'aille pas dire qu'à défaut d'autre religion, France eut du moins celle de la pitié. S'il a su parfois la prêcher avec une onction toute cléricale, dans son égoïsme intellectuel il n'eut que du mépris pour les gens qu'il défendit et même pour le parti qu'il embrassa parce qu'il servait sa haine contre l'Eglise et qu'il paraissait « posséder l'avenir. » « On a l'impression qu'il manœuvre, » dit assez durement notre critique.

Le voilà donc lancé dans la mêlée. Il déclame sur la place publique ; il prononce des panégyriques grandiloquents de Victor Hugo, de Jaurès, de Zola, « tous ces talents qui furent la négation même du sien » ; il préface les discours d'Emile Combes ! [1].

Hélas ! une fois entrée dans la voie de l'éloquence, l'œuvre d'A. France fléchit. Aucune conviction réelle ne l'inspire. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y perd son style, ce style qui, « n'était la haute école des mots, se trouverait être tout juste celui de M. François-Albert. » Ses derniers livres : *L'Ile des Pingouins* et *La Révolte des Anges* manquent totalement de cette mesure, de cet *atticisme* qu'il prônait tant. Ils marquent la ruine d'un génie.

Et le P. Poucel de conclure : « Pour tout homme qui sait comprendre, dans cette déchéance d'un esprit qui fut parmi les plus légers et les plus sagaces, il y a, comme Bossuet eût songé à le dire, de grandes et terribles leçons [2]. »

* *

Tout en les suivant pas à pas, nous n'avons donné qu'un faible aperçu de la richesse des *Essais Catholiques*. Nos lecteurs se reporteront d'eux-mêmes à l'ouvrage. Ils savent maintenant le profit qu'ils tireront de sa lecture. Ce livre, inspiré par le seul souci de la vérité, contribuera puissamment à la « révision des valeurs, » car il apporte « l'élément révélateur » à quoi l'on reconnaît, selon l'abbé Calvet que nous citions en débutant, « la critique vraiment digne de ce nom. »

Nous voudrions, pour finir, signaler trois principes essentiels de la critique catholique que le P. Poucel nous semble avoir mis en lumière avec un rare bonheur :

1° Qu'on le veuille ou non, la question religieuse commande les autres (p. 147).

2° Bien plus que de son milieu historique, une œuvre tire son véritable sens du « contexte de pensée profonde et de préoccupations morales » de son auteur. En d'autres termes, toute esthétique suppose une métaphysique (p. 10 et 180).

[1] Plus tard il reniera la poésie, et la boutade *Bête comme un poète* lui sera familière.

[1] Le *factum* fut publié à part, en 1904, sous le titre : *Le Parti noir*. Il est curieux de s'y reporter en cette année du cinquantenaire des lois laïques et de voir comment France félicite Combes de tirer toutes les conséquences de la loi de Waldeck Rousseau, même et surtout celles qui n'étaient pas dans la volonté du législateur.

[2] On relira avec profit les pages publiées par l'*Ami* à l'occasion de la mort d'A. France (1924, p. 792 95).

3° La critique catholique va d'emblée vers « les doctrines fondamentales que les ornements de l'art ne réussissent pas à cacher, mais rendent au contraire apparentes et surtout efficaces » (p. 43).

Nous retiendrons aussi cette définition du goût (p. 183) :

« Le goût est un état d'équilibre résultant d'habitudes diverses et complexes. Pour se maintenir réglé, il a autant besoin d'une sensibilité éduquée par des vues et des tendances justes que d'un tempérament garanti par la nature. A mesure donc que le centre de gravité de l'esprit se déplace ou se rabaisse, le goût se modifie ou se corrompt ; et c'est pourquoi, lorsque les principes les plus résolus l'ont mis d'accord avec les inclinations les plus inavouables, nous devons le dire déchu de sa rectitude. »

Souhaitons que le succès de cette *première série* encourage le P. Poucel à nous donner promptement les autres études qui sont dans ses cartons. Nous en avons besoin pour que s'assainisse l'atmosphère des lettres, si souvent irrespirable. Plus que d'autres il possède, pour apprécier les livres, ces « papilles délicates que le fer et l'acier ne connaissent point, » dont il parle quelque part. De son fauteuil d'orchestre, il contemple le tumulte de la vie et des passions. Environné de silence, en possession de toutes ses réserves de réflexion, il est à même de nous donner dès maintenant, sur la littérature contemporaine, le jugement de l'impartiale postérité.

Comptes rendus Bibliographiques

A. Dorsaz. **Thérèse Neumann.** *Etude critique.* — In-8 de 315 p., 18 f. — En vente à *l'Apôtre du Foyer*, 7, rue Barra, à St-Etienne (Loire).

J. Fink. **Une visite chez Thérèse Neumann,** *la stigmatisée de Konnersreuth ;* traduit de l'allemand par P. R. — In-8 de 60 p., 6 f. — Mulhouse, Salvador.

Dr E. Louis. **La Semaine Sainte 1930 à Konnersreuth.** — In-8 de 44 p., 4 f. 50. — Ibid.

I. — Le volume du P. Dorsaz est le premier ouvrage de quelque étendue écrit en français sur Thérèse Neumann. L'auteur, rédemptoriste, est connu dans le monde des théologiens par ses études sur le mystère de la Sainte Trinité dans ses rapports avec les âmes.

Tous nos lecteurs, certainement, ont déjà entendu parler de la stigmatisée de Konnersreuth. Ils trouveront dans la première partie de cet ouvrage intitulée : *Les faits,* une biographie succincte de Thérèse Neumann; une description de ses maladies successives, de ses guérisons, de ses stigmates, de ses extases hebdomadaires accompagnées de visions de la Passion du Christ, un aperçu sur les illuminations intérieures qui lui donnent une connaissance étonnante des mystères de la foi, des secrets des cœurs et le discernement des vraies reliques, des indications sur sa connaissance des langues anciennes, ses communions extatiques et son abstinence absolument totale depuis de longs mois. Cette première partie n'a qu'un défaut au gré du lecteur : c'est d'être trop courte, tant l'intérêt y est soutenu, et tant les faits racontés frappent l'imagination, qui désirerait le plus de détails possible.

La seconde partie est intitulée *L'énigme.* L'auteur a cru devoir y reproduire avec beaucoup de détails le plus grand nombre des essais d'explication proposés par les rationalistes allemands pour échapper au surnaturel. Cet amas de niaiseries prétentieuses fatigue le lecteur, et a dû sûrement énerver l'auteur lui-même : il se contente parfois d'une réfutation un peu superficielle, et attribuant à tort à la science elle-même les faiblesses de ceux qui se disent ses représentants, il en vient à donner à ses chapitres des titres comme ceux-ci : « La Science en déroute. — La Science en défaut. — La Science aux abois ». Il eût été bien préférable de reporter à l'exposé historique de la première partie les indications supplémentaires qui sont données ici sur les merveilles de l'existence de Thérèse. Quant à la critique des essais d'explication naturaliste, elle eût été plus forte et plus nerveuse si l'auteur avait fait un choix sévère dans ce fatras d'affirmations gratuites et d'hypothèses pseudo-scientifiques, pour ne garder que ce qui faisait difficulté réelle et en instituer un examen approfondi et décisif, dont les éléments existent à l'état dispersé tout au long de cette seconde partie. Car en vérité ce qu'il importe de savoir sur Thérèse N., ce n'est pas ce qu'on dit à son sujet, mais ce qui est.

La troisième partie, intitulée *Le mot de l'énigme,* donne l'interprétation de l'auteur sur les faits relatés et discutés : « Les événements de Konnersreuth sont certainement authentiques ». Ils sont « un message du ciel à la terre. Aux croyants, ce message dit l'impérieuse nécessité de reproduire en eux l'image de Jésus Crucifié. Aux incroyants il rappelle l'existence des réalités suprasensibles et surnaturelles : l'âme, le Christ et Dieu. Ce message... se manifeste dans le cadre de la discipline catholique » (p. 316-17).

Ces conclusions favorables sont bien celles qui semblent les plus probables aux âmes de bonne foi qui, soit dans l'Eglise catholique, soit en dehors d'elle, ont étudié sérieusement le cas de Thérèse N.; ce sont celles vers lesquelles penche de plus en plus nettement l'épiscopat bavarois, sans qu'aucun blâme, au contraire, lui soit venu de Rome.

Le livre du P. Dorsaz permettra à nos confrères de prendre connaissance de ces événements d'une actualité si brûlante et de connaître l'attitude adoptée par les savants et surtout par l'Eglise à leur égard.

II. — Après l'étude méthodique et complète, voici deux témoignages directs. M. l'abbé Fink est député à la Chambre bavaroise. En cette qualité il lui fut aisé de se mettre en relations avec les notabilités de Konnersreuth et des environs, notamment avec un des docteurs qui avaient soigné et examiné Thérèse N. sur la demande de l'évêché de Ratisbonne. Il raconte ce dont il fut témoin pendant l'extase habituelle du vendredi, esquisse une biographie de Thérèse, institue une discussion des faits merveilleux de son existence, et conclut à la sincérité de la stigmatisée ainsi qu'à l'origine divine de ses souffrances, de ses stigmates et de son jeûne prolongé.

III. — Beaucoup plus vibrant est le récit d'un médecin, M. Louis. Il a su noter une foule de traits de mœurs saisis sur le vif pendant les quelques jours qu'il passa parmi les braves paysans de Konnersreuth, attablés à l'auberge du village. Il raconte ce qu'il vit des extases de Thérèse le Vendredi Saint 1930 et le matin de Pâques. Sans aucune discussion d'ordre scientifique, ce témoignage, évidemment sincère et émanant d'un spectateur que ses occupations ordinaires ont habitué à l'esprit critique, produit sur le lecteur une profonde impression.

Collection « Les Pèlerinages ». — **Font-Romeu,** par Louis Bertrand, de l'Académie Française. — In-12 de 212 p., 10 f. — Paris, Flammarion.

M. Louis Bertrand qui, Lorrain de naissance, se dit volontiers « Catalan d'adoption », aime le pèlerinage de la Vierge de Font-Romeu. Lors des fêtes du cou-